

## **AUQUE Hubert**

### **Les théologiens font-ils un bon usage de la psychanalyse ?**

Sans théorie, la psychanalyse ne peut exister, mais sans apport clinique son discours se fige. Même processus pour la théologie qui stimule la foi mais n'a de sens que si la foi la vivifie. Dès lors il apparaît risqué de tenir des propos inspirés par la psychanalyse quand on reste distant, voire ignorant de l'apport pratique pour soi, pour les autres. Les pires falsifications dans ce domaine sont dues à ceux et celles qui sont séduits par le freudisme\* mais ne l'approche qu'à la périphérie. Certes, encore une fois, comme pour la théologie, la théorie peut être brillante, elle est souvent rassurante aussi et reste désincarnée. Freud a avancé chaque point théorique en référence à la clinique : on connaît cet hommage rendu à ses premières patientes en les qualifiant de « premières théoriciennes de la psychanalyse ». La théorie ne peut donc que désigner là où « ça » parle, mais pour y parvenir il convient que la parole passe par les mots, soit entendue. C'est donc dans un après-coup qu'une reprise, visant à dégager d'un vécu individuel ce qui peut rejoindre et éclairer d'autres, s'accomplira. N'oublions pas toutefois que ce moteur –désir- a bien des caractéristiques de la prétention, de la protection, de la tentative de maîtrise de l'angoisse ; et pourtant, paradoxe, ce détachement toujours présomptueux nous aide à ne pas rester dans des modèles cliniques non évolutifs. En effet, l'interaction est aussi capitale dans les processus référentiels : nous ne pouvons plus nous limiter aux repères que donnent l'obsessionnel, l'hystérique, le paranoïaque, ou que ne donnent pas le pervers ou le caractériel. Cette nosographie sans être caduque est passablement surannée : la clinique évolue et les symptômes se disent autrement dans une société en mutation.

Cela dit : que peut apporter la psychanalyse à la théologie ?

Il convient d'abord, et c'est essentiel, d'entrer en position d'écouter, c'est-à-dire de se défaire de croyances, options politiques et religieuses. Si un-e patient-e choisit un-e psychanalyste parce qu'il-elle le-la sait croyant-e, il-elle le-la veut complice de ses propres croyances alors que l'analyste doit laisser à sa porte ses convictions pour entendre comment se nouent et se dénouent celles de son analysant-e.

Cette démarche pourrait être la plus pertinente envers la théologie : exemple : entendre à partir de la classique « attention flottante », c'est-à-dire sans engagement sécurisant et identitaire, ce que dit la théologie ; par exemple : pourquoi le judeo-christianisme plus particulièrement est-il si attaché à la notion de Dieu-père ? J'ai pris quelques positions assez différentes sur ce plan de mon ancien collègue Jean Ansaldi. Il s'agit pour

moi non pas de reconnaître là un besoin humain (la psychanalyse entend le désir mais ne s'arrête pas au besoin même si c'est par le besoin que le plus souvent le désir se dit) et d'acquiescer à lui, mais d'aller au plus profond, interroger ce besoin, porteur ou non de désir, qui donne, convenons-en, une image très spécifique, limitée et anthropomorphique de Dieu...

Cette démarche que je préconise semble bien difficile au sein même de l'A.I.E.M.P.R. –Association Internationale d'Etudes Médico-Psychologiques et Religieuses- (dont plusieurs psychanalystes prêtres -souvent Jésuites- ou pasteurs ont été connus -Louis Beirnaert pour ne citer que lui-), ne parvient pas dans ses travaux de recherche à dégager des axes de réflexions indépendants de diverses convictions : c'est aussi, convenons-en, une manière -très freudienne- d'activer ses résistances ! La théorie, hélas, fonctionne souvent à rebours d'une ouverture : mal initiée, elle peut enserrer plus que dégager : c'est là un de ses effets pervers...

Ceci étant posé, quels bénéfices les théologiens peuvent retirer de l'apport de la psychanalyse ? Or, sous forme d'une étude clinique ou d'une élaboration théorique novatrice, la psychanalyse pénètre dans le grand public. Le travail de deuil en est un exemple : nous savons désormais grâce aux analysant-e-s qui n'ont pu y parvenir, combien le temps pris pour les pleurs, pour le détachement puis pour la restructuration relationnelle, est capital : ne pas l'accomplir à temps entraîne souvent, longtemps après, l'installation d'une dépression dont à plusieurs années de distance on n'arrive plus à repérer l'origine.

Le-la pasteur qui est ouvert-e à l'écoute et accompagnement sait bien l'importance de la place qu'il-elle peut occuper avant, pendant et surtout après un service funèbre ; mais pour occuper avec compétence cette place, il conviendra que lui-elle-même ait pu, en étant d'abord écouté, avoir compris l'évolution de ses propres travaux de deuil... C'est là un exemple parmi d'autres : baptiser, bénir une union sont des actes qui vont bien au delà de l'instant les caractérisant. Si le-la théologien-ne a assimilé l'apport de la psychanalyse, non pas théoriquement mais dans et par ses propres affects, sans avoir besoin de s'y référer mais avec grâce, il-elle pourra en faire bon usage pour que ses actes s'intègrent pleinement à la vie.

Freud n'a jamais parlé d'espérance, et c'est pourtant l'espérance qui voisine parfois le désir pour nous extraire de la pulsion de mort. Un théologien peut s'y complaire ou ne pas s'y laisser prendre : la psychanalyse, encore une fois pratique puis théorique, l'y aidera, lui permettant à son tour d'éviter à autrui cette bévue : un exemple important certes mais parmi d'autres !

Plus qu'une assignation à boucher les manques de la théologie (ce que la psychanalyse ne saurait accomplir tant elle se situe au creux du manque),

la psychanalyse peut éclairer les faces cachées d'une théorie (que signifie par exemple « amour de Dieu » : où place-t-on la haine qui accompagne l'amour ?), vivifier le désir qui la porte...

Espérons donc que s'accomplisse ce chemin d'alliance même si « la science même du désir, la psychanalyse, ne peut manquer de mourir un jour, bien que nous lui devions beaucoup, comme nous devons beaucoup à la Théologie, car le désir est plus fort que son interprétation. » (Roland Barthes in Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France prononcée le 7 janvier 1977)

\*Sans rejeter ce que Jung a apporté à la psychologie des profondeurs, je me situe sur le versant freudien de la psychanalyse.

© AIEMPR.org